



Epreuve de Français B

Durée 4 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.

Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.

Tournez la page S.V.P.

L'exigence totalisante de la passion se traduit, dans les attachements ordinaires, par le caractère exclusif de la préférence amoureuse. Il est malaisé, et sans doute impossible de vivre, en même temps, plusieurs amours authentiques : certes, un amour peut coexister avec les multiples formes de l'agapè, avec une amitié ou même une affection, ou encore avec un attrait sexuel. Mais plusieurs amours simultanés sont difficilement compatibles ; ou du moins, ils doivent être suffisamment édulcorés par la raison qui relativise leur objet et amorce ainsi leur transmutation de dévotion en jouissance. Pourtant, cette exigence d'unicité est sans cesse contredite par l'expérience, révélatrice d'un foisonnement de valeurs en dehors de l'être élu. Sans doute, n'est-ce point là encore de l'amour, mais seulement, comme on l'a vu, sa possible source. Toutefois, ce constat peut apparaître à celui qui aime comme une menace. Il s'en protège alors par des clivages apaisants : les distinctions abruptes entre l'amour et le simple désir, l'affection ou la tendre amitié, rassurent puisque chacun sait que l'amour n'est ni simple désir, ni pure affection, ni amitié. Souvent artificielles, elles ne sont alors qu'un procédé de défense pour préserver le privilège consenti à un être singulier contre l'expérience de la diffusion de la valeur dans l'univers entier. Elles attestent tout à la fois la revendication inquiète de l'amour de se reposer sur un objet unique et l'impossibilité de la satisfaire.

On sait que « l'amour est fort comme la mort ». Mais sa force n'est pas un dynamisme irrationnel ; elle est empruntée à l'esprit. En effet, l'expérience de la valeur, source de l'amour, enveloppe un jugement. C'est là un trait essentiel de l'éros dont il importe de prendre une conscience exacte. Affirmer que l'amour procède d'un jugement de valeur ne signifie pas qu'il apparaît à celui qui aime comme la conclusion logique d'une dialectique intellectuelle : nul n'ignore que l'amour jaillit spontanément en dehors des raisons, et parfois même, semble-t-il, contre les raisons. Pourtant, il est fréquent que cet enthousiasme, d'abord irréfléchi, cherche à se monnayer en justifications : on sait que l'amoureux ne tarit pas d'éloges sur l'objet de son choix et qu'il a souvent tendance à défendre sa préférence par mille considérations, naïves aux yeux de celui qui n'aime pas. L'origine de ces tentatives de justification est une expérience cognitive : la saisie d'un irrécusable ; elle constitue le noyau de tout amour, plaideur ou secret.

L'irrécusable est dans l'ordre de la valeur ce qu'est l'évidence dans le domaine logique. Dans ces deux expériences parentes, l'esprit a la conviction d'atteindre une vérité qui s'impose à lui. De même que je suis contraint de reconnaître que la droite est le plus court chemin entre deux points, il me faut admettre qu'on doit préférer son ami à son chien, et a fortiori, à sa bourse. L'irrécusable s'impose à mon jugement, bien qu'il puisse mortifier mes intérêts ou mes appétits : je puis être tenté de choisir le chien ou l'argent contre l'ami, mais je ne saurais le faire « sans quelque reproche secret de ma raison ».

Il en est exactement de même dans l'amour. L'être aimé est investi d'une valeur absolue, et c'est pourquoi celui qui aime ne se reconnaît pas le droit d'y renoncer. L'affrontement des obstacles, les risques assumés, le mépris des bienséances, parfois les drames suscités par l'amour ne témoignent pas de la puissance de quelque pulsion, force en quelque sorte mécanique, mais de la profondeur d'une conviction.

Dans cette perspective, la description de la passion comme une puissance irrationnelle submergeant la volonté, est, phénoménologiquement, fautive. L'amour tire sa force du jugement d'irrécusabilité qui le génère. La passion est sans doute un jugement faux, comme l'ont soutenu les Stoïciens. Mais l'important est de reconnaître, d'abord, qu'elle est de l'ordre du jugement. Toute explication qui méconnaît ce caractère fondamental et qui cherche à comprendre l'amour uniquement à partir de quelque déterminisme manque l'essentiel : on n'attrape pas l'amour comme on attrape la grippe.

C'est pourtant ce type d'interprétation qui est souvent privilégié, non seulement par la psychologie positive, mais encore, parfois, par les écrivains classiques. C'est le cas de Racine. On connaît les vers célèbres dans lesquels Phèdre tout à la fois avoue et déplore la puissance de la passion qui l'entraîne. Il faut, ici, oser être iconoclaste : l'admirable peintre de l'âme humaine qu'était Racine a occulté dans le portrait de son héroïne un trait essentiel de l'amour. Ou du moins, la Phèdre qu'il nous décrit manque de perspicacité psychologique et trahit son expérience intime en voulant la formuler. Le « fol amour qui trouble sa raison » n'est pas une fatalité qu'elle subit mais s'enracine dans une certitude qui s'impose à elle, à son corps défendant : celle de la valeur incomparable d'Hippolyte et, par conséquent, de la légitimité de son amour. Certes, à cette conviction s'opposent mille motifs, eux aussi, d'une autre manière « raisonnables » : cet amour compromet la sécurité, offense la règle sociale, peut-être la loi morale, marginalise. Il y a là, incontestablement, de bonnes raisons de le redouter, et peut-être, de le repousser. Mais, c'est en fausser le sens que de le décrire comme un torrent irrationnel balayant sur son passage les motifs les plus hauts. L'amour procède peut-être d'un jugement erroné ; il n'en reste pas moins qu'il naît d'une double conviction qui lui confère force et vie : croyance en la valeur de l'être aimé, et, corrélativement, en celle de l'amour éprouvé.

Une remarque de Le Senne met en évidence ce caractère fondamental de l'amour.

« L'observation précise de soi » écrit-il, « convainc que la tyrannie de la passion sur nous est plus qu'un déterminisme, qu'elle enveloppe notre consentement, que, comme la mère en deuil qui ne veut pas se consoler de la mort de son fils parce que son chagrin le lui donne encore, le passionné veut sa passion au moment où il en condamne des effets. »

La mère souffre de la mort de son fils ; mais elle ne se reconnaît pas le droit d'acheter son apaisement par l'oubli. De même, le passionné peut redouter et déplorer les conséquences de son choix. Mais il aurait conscience de trahir une valeur en y renonçant.

Ainsi compris, l'amour peut, dans un contexte défavorable, être vécu sinon comme un fardeau du moins comme un bien à préserver au détriment du bonheur propre. Et c'est pourquoi on a pu rapprocher la passion du devoir. Dans l'amour comme dans le devoir le sujet a conscience d'une valeur à défendre ou à promouvoir, parfois au prix d'un sacrifice.

« La propulsion exercée par le sentiment » note finement Bergson « peut d'ailleurs ressembler de près à l'obligation. Analysez la passion de l'amour, surtout à ses débuts : est-ce le plaisir qu'elle vise ? Ne serait-ce pas aussi bien la peine ? Il y a peut-être une tragédie qui se prépare, toute une vie gâchée, dissipée, perdue, on le sait, on le sent, n'importe ! Il faut parce qu'il faut. La grande perfidie de la passion naissante est justement de contrefaire le devoir ». Mais en vérité, il ne s'agit ni de perfidie, ni de contrefaçon, mais d'une essentielle parenté : c'est une expérience d'irrécusabilité, illusoire ou authentique, qui fait la force des passions et la fermeté morale. La passion n'est irrésistible que parce que son objet apparaît irrécusable.

Bien évidemment, cette visée de valeur, qui fait l'essence de l'amour, se heurte à d'autres, parfois, elles aussi raisonnables, ou dûment étiquetées comme telles. Dans ce contexte tumultueux, il peut être apaisant de se réfugier derrière des clivages simples : il est plus rassurant d'affronter une pulsion que des contradictions au sein de l'esprit même. C'est là, sans doute, une des raisons qui ont conduit à méconnaître la visée spirituelle qui constitue la trame de l'éros.

S'il en est ainsi, l'amour n'est pas, fondamentalement, un plaisir, ni même une joie, comme l'affirme Spinoza, bien qu'il puisse en être la source. C'est là confondre un possible effet de l'amour avec son essence. Sans doute la pensée de l'être aimé produit-elle une joie, mais elle n'est qu'une conséquence, en quelque sorte secondaire, de l'admiration. Faire de la joie le noyau de l'amour, c'est manquer la saisie de l'irrécusable qui est à sa source. L'expérience du sacré, même chimérique, est irréductible à une banale gourmandise.

Cela reste vrai de la peine d'amour. C'est en trahir la nature que de la travestir en « déception sentimentale ». On sent immédiatement à quel point le terme est dérisoire si on l'applique aux drames d'amour authentiques de la littérature ou de l'histoire. Il est ridicule d'affirmer qu'Oreste a perdu la raison, Titus et Bérénice la joie de vivre après une déception sentimentale ! C'est confondre une perte relative et susceptible d'être réparée avec la croyance d'avoir subi une perte absolue. La peine d'amour, en effet, est vécue comme le deuil d'un irrécusable ; par là elle diffère

d'autres malheurs comme la privation de la santé, du travail, de la liberté qui sont, en dernière analyse, des pertes de joie.

Ainsi, l'amour apparaît fondamentalement comme une expérience de valeur : il est poursuite du beau, épreuve du bien, mirage de l'absolu et puise sa force dans une conviction c'est-à-dire une visée de vérité. Par là il se donne essentiellement comme une expérience spirituelle.

Michel Larroque, *Esquisse d'une philosophie de l'amour*,
« Description phénoménologique de l'éros ». L'Harmattan, 2006.

Questions :

1. Vous résumerez ce texte en 190 mots, plus ou moins 10%.

(8 points)

2. Dissertation :

Dans quelle mesure les œuvres au programme illustrent-elles cette opinion de Michel Larroque : « Dans l'amour comme dans le devoir le sujet a conscience d'une valeur à défendre ou à promouvoir, parfois au prix d'un sacrifice. »

(12 points)

FIN DE L'ÉPREUVE